

DES ANIMAUX SOUS UNE CHAPE DE PLOMB

Danielle ELISSEFF*

Résumé

Textes littéraires et historiques de la tradition chinoise n'attribuent aux animaux réels qu'un rôle secondaire. Les créatures symboliques en revanche - animaux réels chargés de vertus supposées, ou animaux imaginaires comme le dragon dont les antécédents archéologiques sont ici brièvement répertoriés - y occupent, à l'inverse, une place de tout premier plan.

Une observation dénuée d'a priori fait pourtant apparaître, en Chine comme ailleurs, et à l'encontre des idées reçues, une utilisation intense et durable de l'animal, suivant des processus variables selon les lieux et les époques. Il n'est donc plus possible de considérer la société chinoise comme un "non-système domesticateur". Les récentes données archéologiques contredisent en effet largement, sur le temps long, à la fois le silence relatif des historiens chinois et les remarques ponctuelles de certains voyageurs occidentaux, au XXe siècle.

C'est la nécessité et l'urgence d'une recherche sérieuse sur le système domesticateur chinois qui sont soulignées ici. Le travail à entreprendre est énorme. Mais les chercheurs disposent de deux points de départ stables : les vestiges archéologiques chinois nouvellement mis au jour ; et les méthodes d'investigation expérimentées par les "zoohistoriens" occidentaux (et, nommément, français).

L'application de certaines de ces méthodes, simplement esquissée ici afin de mieux définir la place du chien, suggère combien ce mariage entre faits chinois et méthodes occidentales peut se révéler fructueux.

Summary

Animals under the cope

Whoever is asked about animals in Chinese traditional society is likely to reply "creature of no importance": although ubiquitous in Chinese art and literature, most animals are highly symbolic, such as dragons, the origin of which is archaeologically stressed here.

Nevertheless, a serious insight into the archaeological materials available reveals a society strongly based on animal exploitation. Consequently, regardless of what might have been said or written by some 20th century foreign observers, China cannot be said, as a whole and in the long run, a "non-domesticating system". The necessity to start a new research program on animals and Chinese society is emphasized here.

The task is enormous, but two starting points can be relied on : archaeological evidence of animal life and domestication through the ages, and techniques of investigation established by Western (mainly French) zoohistorians. As an example, this new approach is outlined here in order to shed a new light on the place of the dog in Chinese society.

Mots clés

Archéologie, Chien, Chine, Dragon, Système domesticateur.

Key Words

Archaeology, Dog, China, Dragon, Domesticating system.

*Ce par quoi l'homme diffère des animaux n'est presque rien ;
la masse du peuple le perd ; le sage le conserve... :
il a la loi naturelle gravée dans le cœur***

Nombre d'archéologues déclarent reconnaître sans ambiguïté l'identité chinoise en tout site où se rencontrent et se conjuguent, outre la pratique de la riziculture, le jade, la soie, le dragon. Autant d'éléments - matières ou forme - qui symbolisent la création : le monde minéral, inanimé et

pourtant chargé de vertus magiques, comme celles que certaines communautés néolithiques attribuaient au jade ; la vie de la nature dont la soie représente l'une des mutations surprenantes ; et le royaume infini des constructions mentales, propres à l'homme qui inventa le dragon. Une partie

* Centre d'Études Comparatives du Monde Chinois, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 22 avenue du Président-Wilson, F-75116 Paris.

** Mengzi, traduit par Couvreur ; voir aussi Éliasberg (1992 : 116).

considérable de la perception chinoise du monde, et les conséquences pratiques qui en découlent, naquirent du poids que ces dernières - les constructions mentales - firent longtemps peser sur le second élément de la trilogie - le règne animal.

Ainsi, bien des sociétés remarquèrent très anciennement et tentèrent d'utiliser à leur profit l'activité du bœuf. Mais les observateurs chinois ne se contentèrent pas, comme le faisaient notamment les Grecs, d'en gratter le cocon. Dès le Néolithique, ils eurent l'idée - et ce fut leur trait de génie - d'en scruter le mode de fabrication et d'en reproduire le mouvement à l'envers : dévider ce qui avait été enroulé, pour en récupérer le fil. Voici donc, d'entrée de jeu, un rapport à l'animal bien spécifique : celui de l'imitation, ou plutôt de l'apprentissage - l'industrie humaine qui s'insère dans l'industrie animalière et la projette vers un nouveau système de création.

Prenons garde, pourtant, à l'utopie : la démarche chinoise, en l'occurrence, se fonde sur une observation à la fois utilitariste et théorique qui ne débouche pas inéluctablement sur une connaissance globale et approfondie du sujet étudié, il s'en faut de beaucoup. L'exemple chinois démontrerait plutôt à quel point une société peut, tout en empruntant largement aux animaux des secrets de fabrication ou des techniques de chasse et de combat, oublier l'intérêt de sa faune réelle pour mieux développer un bestiaire imaginaire. Car le propos des intellectuels de l'Empire, ces lettrés sur qui repose traditionnellement la mémoire nationale, a, malgré les apparences, rarement été de décrire le monde mais plutôt de l'organiser. Or, pour ces hommes qui se voulaient avant tout bons philosophes, l'idée primait presque toujours le sujet. Davantage : ils surent, au fil des siècles, se montrer si persuasifs que, même désireux d'échapper à la mythologie de leur invention, nous nous voyons aujourd'hui encore contraints d'en parler, fût-ce pour dire que nous n'en dirons plus un mot. Rien d'étonnant à cela : en Chine, qu'elle soit continentale ou de la diaspora, les animaux réels désertent largement la grande ville aux heures et aux lieux où passent couramment les touristes ; mais il n'est pas un bol à soupe autour duquel ne s'enroule un dragon.

Un système classificatoire binaire : animaux réels, animaux mythiques

Dès les premières décennies de l'Empire, au II^e siècle avant notre ère, les lettrés s'appliquèrent à hiérarchiser les connaissances en vue de leur transmission : ils fondèrent ainsi le premier appareil "universitaire" chinois. Puisqu'ils répertoriaient tout, ils s'attachèrent aussi à classer les ani-

maux, comme le reste des choses existantes, animées ou inanimées : la classification est la première démarche du savoir. Les catégories qu'ils retinrent leur permettaient, à l'époque, d'endiguer la création dans leur système de pensée et d'expliquer l'inexplicable ; elles n'intéressent plus, sinon comme une curiosité, les zoologues d'aujourd'hui, et pourtant elles modèlent encore, sans qu'ils en aient conscience, les cadres de pensée de bien des historiens, chinois ou étrangers. C'est pourquoi nous ne pouvons pas les traiter purement et simplement par le mépris.

Les érudits de l'époque des Han, donc, rangèrent d'une part ce qui servait la philosophie et, de l'autre, ce qui lui était inutile. Dans la première série entrèrent par priorité les animaux mythiques, puis quelques-uns, bien réels mais dont la principale qualité était de servir aux poètes, la poésie exprimant tout, y compris les idées politiques : on retint ainsi, entre autres, l'oie sauvage, dont le vol migrateur est synonyme de séparation pour les amants et, pour les hommes d'État, d'ambition déçue ; les canards mandarins, dont les plumes délicatement appariées, mâles et femelles, représentent avec élégance l'amour conjugal ; les crapauds, dont la vigoureuse et volumineuse femelle porte volontiers sur son dos le mâle fragile et fluet ; la grenouille, symbole de l'eau et de la vie grouillante des rizières - en somme, symbole de la fertilité ; le serpent emblème, lui aussi, de l'eau et donc de la vie ; le daim volant : il hantait jadis l'empyrée avant que, beaucoup plus tard, il n'investisse les forêts où méditait le Bouddha qui, lui-même, dans une vie antérieure, aurait été incarné sous cette forme...

Furent placés dans un placard, au contraire, les animaux qui, légendaires ou pas, semblaient vraiment trouble-fête : ceux dont parlaient, en termes déjà obscurs pour les philosophes des environs de notre ère, les textes de l'antiquité - ces fauves cornus, à la langue pendante, qui gardaient les tombes de l'époque des Royaumes Combattants (475-221 avant notre ère) et d'autres que les archéologues retrouvent parfois, peints sur les murs de certaines tombes antérieures à l'ère chrétienne, comme l'ours qui danse. Les lettrés n'aimaient pas les relents d'un chamanisme incontrôlé, et lié au monde étranger (la forêt sibérienne), que l'inquiétant plantigrade traînait avec lui.

Ils ne se passionnaient pas davantage pour la trivialité quotidienne ; la seule activité qui faisait exception à la règle - mais était-ce vraiment une occupation "quotidienne" ? - était la chasse (Harlez, 1897), entraînement de type guerrier, privilège et en tous cas jeu aristocratique par excellence : ce n'était pas non plus une affaire de lettré et l'histoire de la chasse en Chine reste à faire.

Le dragon et le glouton

Les intellectuels, pour leur part, préféraient vraiment s'en tenir à quelques animaux mythiques dont la forte charge symbolique sur les thèmes de la vertu et du pouvoir renvoyaient à des références textuelles passionnantes à leurs yeux, comme celles de l'un des principaux classiques de l'enseignement canonique chinois, le "Livre de l'histoire" (*Shangshu*). Ces animaux-là, bien souvent, ne nous parlent plus vraiment et nous n'en comprenons plus le sens ; ils inspirent en revanche tant de thèmes iconographiques courants qu'il faut bien les évoquer : aux yeux du voyageur, ou de l'amateur d'art, ils sont souvent plus visibles que les animaux vivants. Que reste-t-il en effet de ces derniers, largement exterminés dans un passé encore récent (les passe-reaux, les chiens qui suscitèrent, à la belle époque du maoïsme, une campagne spécialement lancée contre eux et sont encore menacés) ; remplacés le plus souvent par des machines (les animaux de trait, du bœuf au chameau, en passant par l'âne et le mulet) ; cachés dans les cours de ferme ou les élevages industriels (les porcs, les volailles) ; ou enfermés dans des cages (les oiseaux et les insectes de compagnie) que les retraités promènent pour redonner à leurs pensionnaires le goût du chant ?

L'impact des animaux mythiques vient du fait que les lettrés associèrent la notion de "sinitude", de civilisation chinoise - en somme, cette idée récurrente d'identité nationale - à des êtres imaginaires, des créatures qui rassemblaient en elles tous les pouvoirs réels ou supposés d'un règne animal suscitant à la fois crainte et envie. Ainsi naquirent le glouton (fig. 1) (*taotie*) au muffle protecteur - un motif composé à partir de deux félins passant et affron-

tés, ou peut-être aussi à partir de certains motifs figurés sur les jades de Liangzhu (Du, 1992), plus rarement l'unicorne (avatar du rhinocéros ?), et surtout le dragon, dans ses formes multiples.

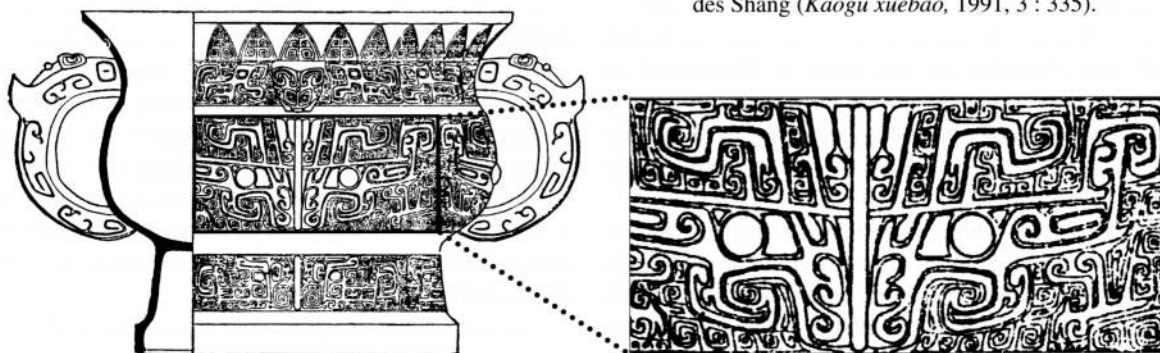
Dragons et dragoniformes

L'origine du dragon excite l'imaginaire des amateurs d'art et d'antiquités chinoises depuis au moins deux mille ans en Chine, et depuis cent ans les collectionneurs occidentaux ont suivi le mouvement avec enthousiasme. Contre toute attente, les données tant attendues de l'archéologie récente ne simplifient pas la question, au contraire, puisqu'elles suggèrent plusieurs sources possibles : des témoignages matériels attestent au moins deux types de chimères primitives qui, avant de se charger de sens, empruntèrent tous leurs traits fondamentaux aux animaux réels - des traits, cependant, que l'homme se plut à agencer et associer à sa manière.

Ainsi, l'une des formes du dragon passe par le dessin ; on en suit les étapes sur diverses céramiques néolithiques peintes. C'est un chemin aux ramifications multiples, suggérant d'une part l'invention d'un "serpent à pattes" comme à Wushan (Gansu), et d'autre part celle d'un poisson doté d'une tête de mammifère, comme à Beidaoling, Baoji, Shaanxi (Sun, 1988) : à elles se référèrent, sans le savoir, les peintres au fil des dynasties. Selon la légende et si l'artiste était inspiré, ces dragons dessinés s'envolaient de leur support dès qu'on leur traçait une pupille dans le blanc de l'œil.

Une autre filiation relève de la sculpture et nous entraîne vers la culture de Hongshan (Liaoning) chez les tailleurs

Fig. 1 : Exemple de *taotie* sur un bronze de l'époque des Shang (*Kaogu xuebao*, 1991, 3 : 335).



de pierre de Chine du Nord-Est, à la fin du néolithique (3000-2000 avant notre ère) puis sous les Shang (reg. 1700-1100 avant notre ère). Le matériau d'origine en est un galet de jade - nous retrouvons l'un des marqueurs de la sinitude selon les archéologues - entaillé sur son flanc par une lame (de bronze), et patiemment évidé en son centre. Les deux extrémités, de part et d'autre de l'attaque de l'outil, prennent peu à peu la forme d'une tête (parfois de porc ou d'oiseau) et d'une queue (Childs-Johnson, 1991) : un précieux jade, d'abord en forme de ver (à soie ?) devient ainsi dragon en ronde-bosse ; ses lointains descendants de marbre blanc ou de bronze peuplent, à Pékin, le Palais impérial.

Créature magique, combinant les pouvoirs d'animaux terrestres et aquatiques, le dragon fut très anciennement associé au plus grand mystère de la nature : celui de la réapparition quotidienne du soleil. Et le dragon devint le symbole de l'Orient, tandis que l'Occident, loin vers l'Inde et les contreforts de l'Himalaya où errent des fauves terrifiants, fut associé au tigre blanc. Ces idées là ne sont pas seulement des idées de lettrés car elles se formèrent bien avant l'écriture, comme en témoignent deux découvertes récentes. Il s'agit d'abord d'une tombe néolithique, à Xishui, au Henan (Wenwu 1988, 3 : 1-6) où tigre et dragon sont représentés sous la forme d'un pavage de galets soigneusement disposés de part et d'autre d'un défunt. L'homme a été déposé tête vers le nord, et donc regardant vers le sud, un tigre flanquant sa droite et un dragon sa gauche. L'association cosmogonique tigre (l'ouest) - homme (le centre) - dragon (l'est) est née. Le sacrifice d'un bœuf et de trois adolescents en marque ici la solennité. Et ce n'est pas un phénomène isolé : un autre dragon de galet vient d'être mis au jour (en juin 1993) à Jiadun (Hubei) dans un site d'environ 3000 ans avant notre ère (*Zhongguo wenwubao* 22 août 1993 : 1). Telles sont les origines du dragon que l'archéologie permet de reconstituer aujourd'hui.

Ces sources diverses finirent par converger et se retrouvent dans l'actuelle créature, attestée déjà dans le répertoire Shang 1300 ans avant notre ère, puis simplement vivante sur la bannière de soie peinte de Mawangdui au début du II^e siècle avant notre ère : dragon *yin* (féminin) et dragon *yang* (masculin) s'y enlacent, symboles de la nature, porteurs de la vie comme de la mort, bénéfiques et maléfiques, nourriciers et destructeurs.

À côté de ces thèmes éminemment fabuleux, le bestiaire original des bronzes archaïques laisse néanmoins percer dans chacun de ses éléments une observation très fine des animaux : pupilles rondes des bovidés, pupilles linéaires horizontales des chèvres et verticales des chamois, échines corporelles ondulantes des panthères blanches (Elisseeff, 1954 : 13).

Toutes ces représentations, si différentes soient-elles, ont cependant un point commun : elles relèvent du signe, au service de la mythologie, participant d'un système à la fois magique et rationnel dont l'organisation et le sens échappent en grande partie aux mentalités d'aujourd'hui. Les animaux, observés avec acuité, n'intéressaient pas en eux-mêmes les graphistes de ces temps, et encore moins sans doute ceux pour qui ils travaillaient. Seuls certains aspects des formes animales, associés dans l'esprit des hommes à des qualités réelles ou supposées, retenaient l'attention du prêtre : le bec courbe des oiseaux de nuit et des rapaces, les cornes des bouquetins, le museau fendu du lièvre, les pieds fourchus des bovidés ou des cervidés, les écailles des reptiles, le ventre rebondi des batraciens, les plumes des oiseaux huppés ou pourvus d'une longue et élégante queue. En choisissant ce que chaque créature présentait de meilleur ou de plus étrange, il était fascinant de créer une surnature idéale dont le mythe d'Icare est, en Occident, l'un des exemples les plus porteurs de rêve.

Mais à la longue, les lettrés se passionnèrent tant pour cette taxinomie philosophique (Diény, 1987, 1990), et qui les renvoyait à un pur monde d'idées, qu'ils s'y laissèrent passablement enfermer et accréditèrent la conviction vague, contredite dans les faits, mais encore bien ancrée chez nombre d'historiens contemporains, que l'animal réel n'a pas ou peu d'importance dans la société chinoise. Dans le meilleur des cas, on lui accorde seulement une importance sélective. Ainsi, quand on parle "animaux" à des chercheurs chinois ou étrangers, ils répondent généralement peinture (à cause de la catégorie officielle et porte-bonheur des peintures de "papillons, fleurs et oiseaux"), poésie (à cause des fameux poèmes codés aux thèmes de fleurs et d'oiseaux) ; et quand des historiens viennent d'aventure chercher le secours de l'archéologie, ils n'ont en tête que l'aspect esthétique de l'animal, perçu comme un simple élément du décor au cœur d'un ensemble plus vaste : l'art des bronzes antiques, l'art animalier, l'art des steppes, l'art des Ordos - autant de sujets fort riches, en plein renouveau (le thème dit de la "cigale" fait notamment couler beaucoup d'encre), mais dont la présence obsédante et les recherches de signification qui en découlent occultent largement la réalité triviale de l'animal au quotidien. Un livre récent se pose même en texte fondateur d'une "science" nouvelle et comparatiste - l'Occident étant appelé à la rescousse ! - : la "dragonologie" (Zhao Qiguang, 1992).

Et pourtant, la population chinoise est loin d'être majoritairement végétarienne sinon sous la contrainte des faits, faute de moyens ; elle ne s'est jamais non plus montrée attachée à la seule traction humaine. Il est donc urgent

de faire sauter cette chape de plomb, pour quitter enfin le domaine des constructions idéales que pulsions et passions nourrissent à l'infini. Mais qui s'efforcera d'aborder la réalité se trouvera d'entrée de jeu confronté à bien rude épreuve : car les questions surgissent, en beaucoup plus grand nombre que les réponses.

Les sources matérielles

Les textes chinois abondent qui parlent des animaux et il est indispensable d'en chercher les traces dans les éditions et les bibliographies chinoises anciennes. Mais leur lecture, comme leur interprétation, a de quoi plonger le chercheur dans la perplexité (voir Métaillé et Fèvre, même volume). En fait, les seules bases solides sur lesquelles, dans un premier temps, nous puissions asseoir une histoire renouvelée des animaux en Chine sont des bases matérielles. Elles se trouvent dans les rapports de fouilles ainsi que les périodiques archéologiques.

Ceux qui se consacrent nommément à l'archéologie de l'agriculture renferment notamment un certain nombre de trésors (Elisseeff, 1992) sous la forme de fort utiles tableaux, rassemblant périodiquement, et par thème (le porc, le cheval, le mouton, le chien...) les références à tous les vestiges et à toutes les représentations d'animaux figurant dans des publications souvent très dispersées, parfois anciennes et presque toujours difficiles à trouver.

Encore des listes, direz-vous, toujours des listes, ce qui peut paraître fort "chinois" alors que c'est, en fait, simplement humain : le désir de répertorier pour classer et mieux comprendre (Chevallier, 1987 : 12). Le tout, livré au chercheur sous forme de répertoires de matériaux bruts, débroussaille bien des terrains inhospitaliers et constitue une véritable mine d'informations et donc de réflexions, à moins que...

Une lecture approfondie de ces tableaux, comme celle de la masse d'articles ou volumes actuellement disponibles sur le sujet, laisse en effet deviner une nouvelle distorsion, aussi pernicieuse, à sa manière, que celle dont souffrait la vision lettrée de l'ancien temps : il n'est pas un dessin d'interprétation incertaine qui, sur les confins de la Mongolie, ne soit perçu comme en rapport avec la surveillance ou la nourriture d'hypothétiques troupeaux (Gai, 1985). C'est que les historiens chinois actuels tentent par tous les moyens, consciemment ou non, de réhabiliter les traditions pastorales nationales. Certaines découvertes récentes les y aident, comme ces peintures murales de l'époque des Wei Septentrionaux (IVe-VIe siècles) trouvées récemment à Jinling (*Zhongguo wenwubao*, 28 novembre 1993) en Mongolie Intérieure - fort loin, à dire vrai, de la grande Plaine Centrale. Mais, devant ces chasseurs à cheval caraco-

lant dans les montagnes, et devant ces tigres attaquant des bœufs, les historiens chinois rêvent de grands espaces et de vie errante, à la remorque des troupeaux. Ils espèrent surtout faire pièce aux auteurs étrangers et même chinois qui, depuis un siècle, opposent souvent de manière simplificatrice le monde chinois, sédentaire et "agraire", au monde périphérique, nomade ; et nous retrouvons ici la fameuse distinction, courante dans les grandes encyclopédies d'Occident, entre civilisation pastorale et civilisation horticole - une distinction intéressante à condition que les articulations et les liens, d'un système à l'autre, soient aussi pris en compte. La démarche des historiens chinois qui s'efforcent de casser ce schéma est d'autant plus vivante qu'elle rejoint, dans son principe, celle des préhistoriens : ces derniers aimeraient démontrer que le peuplement asiatique des origines doit le moins possible, ou même, idéalement, rien à l'Afrique. Que le ramapithèque, en Asie du Sud-Est, vienne de se faire exclure de la chaîne des hominidés ne vient pas à bout de leur optimisme !

L'idéologie rôde donc, de tous côtés, et occulte ou déforme souvent l'information simple qui, de plus, ne se présente pas toujours selon une forme à nos yeux familière. Par exemple, les listes placent sur le même plan vestiges osseux et représentations : une peinture de cheval, la figurine d'un chien en terre cuite = un squelette d'équidé ou le crâne d'un canidé.

C'est que l'état général de l'archéologie chinoise - même indéniablement amélioré depuis une dizaine d'années - est encore loin de permettre l'approche systématique et statistique nécessaire à une perception plus rigoureuse du monde animal. Celui-ci n'apparaît le plus souvent qu'à travers des produits dérivés (de la chair, des peaux, du galuchat, de l'os, de l'ambre, de la nacre...) dont les témoins sont très dispersés, la plupart du temps rendus méconnaissables et transformés (en tabatières, en boîtes, en poignées d'épées) et l'étude scientifique, coûteuse, encore balbutiante. Et même des mines d'une extrême richesse, comme les amas de coquillages - ces merveilleuses décharges où les riverains des côtes maritimes et des berges fluviales jetaient leurs déchets - n'ont pas encore bénéficié en Chine du traitement systématique qu'appliquèrent aux leurs les archéologues japonais ; ces derniers y trouvèrent, dans l'archipel, les meilleures sources d'information sur la vie matérielle, sociale et souvent aussi religieuse, des communautés proto-néolithiques et néolithiques.

En Chine, les archéologues doivent, encore un peu plus qu'ailleurs, fouiller vite, en sauvetage, si bien que les rapports et l'observation elle-même en souffrent. Le chercheur peut, finalement, se réjouir qu'on lui fournisse ainsi, et en assez grande quantité malgré de mauvaises conditions de travail, des matériaux bruts, fussent-ils présentés, à ses

yeux, dans un désordre certain. À tout le moins peut-il en tirer par exemple des cartes qui posent de bien intéressantes questions : comme celle du cheval, propre à remettre en cause une sorte de logique diffusionniste, justifiée dans certains cas, mais plaçant un peu trop systématiquement l'origine de nombre de faits de civilisation eurasiatiques en Mésopotamie.

Avant d'en arriver là, cependant, il faut patiemment vérifier les données chinoises, rechercher des rapports de fouille souvent déjà disparus - non publiés, ou édités en très petite quantité et très rapidement épuisés - et rédigés trop vite la plupart du temps pour fournir des éléments vraiment précis. Mais la récompense viendra lorsqu'il sera enfin possible de se plonger dans les eaux profondes : la quête, pleine de traquenards mais exaltante, de l'interprétation.

Les modèles occidentalistes

Heureusement, nous disposons de modèles dûment expérimentés : les travaux des savants occidentaux, et occidentalistes. Par exemple, le tableau, désormais classique, de Sigaut (1980) sur l'utilisation des animaux et des produits qui en dérivent permet de visualiser un système d'exploitation de l'animal qui, pour la Chine, exclut pratiquement tout tabou alimentaire (même le plus proche de l'homme, le chien, peut devenir aussi un animal de boucherie comme les autres), avec pourtant une exception de taille : celle du cheval. Un indéniable trésor que l'on n'hésitait pas, depuis l'époque des Shang et plus encore à celle des Royaumes Combattants (475-221 avant notre ère), à sacrifier pour accompagner un défunt d'importance. Rien d'étonnant : malgré les propos bien pensants des historiographes chinois de l'antiquité, on n'avait pas encore tout à fait renoncé non plus aux sacrifices humains. Alors le cheval : tabou comme un homme, ni plus, ni moins ?

Les trois principaux tableaux conçus par Chevallier (1987) dans le cadre de son étude sur le Haut-Diois fournissent une grille irremplaçable. Ils aideront à situer les animaux chinois sur la trame et la chaîne de l'utilité économique et de la sociabilité (cf. *ib.* schéma 4, p. 190) ; à s'interroger sur les soins qui leur sont donnés, et sur les outils inventés pour ce faire (cf. *ib.* tableau 7 p. 72) ; et plus encore, peut-être, à réfléchir sur les modes de communication qui peuvent s'établir entre les hommes et les principales espèces domestiques (cf. *ib.* schéma 3, p. 183 sur les animaux nommés, ceux auxquels on s'adresse et ceux auxquels on ne s'adresse pas).

Il faudra, aussi, aller chercher chez Digard (1990), Haudricourt (1962) et Sigaut (1980) les notions de système domesticatoire et d'origine de la domestication, sans oublier de prendre chez Delort (1984) et dans les publications de la Société d'Ethnozootechnie, à Paris, des modèles de monographies consacrées à un animal en particulier, sans oublier non plus les mines d'exemples qui se trouvent dans la présente revue et dans *Archéozoologia*.

Ainsi les occidentalistes ont-ils déjà conçu les outils, les axes de pensée, longuement médités et éprouvés, permettant de faire apparaître, aussi bien aujourd'hui qu'avec la perspective du temps, des pans entiers des rapports insoupçonnés que la société chinoise entretient, comme les autres, avec l'animal ; mais en fonction d'un système de relations qui n'a, jusqu'à présent, jamais fait l'objet d'une approche d'envergure et qui peut, comme cela apparaît dans d'autres champs d'études, réserver bien des surprises.

Un bref exemple, simplement effleuré ici, pourra donner une idée de la richesse promise à ces rencontres : celui du chien, le plus vieux compagnon non humain de l'homme.

Histoires de chiens

Ici encore, la mythologie nous poursuit, par exemple sous l'aspect du chien Pan Hu "qui, pour avoir, d'une manière inattendue, rapporté une tête ennemie à son maître, obtint en cadeau cinq jolies femmes dont il eut des enfants très humains, avec une petite queue en plus"¹ : plusieurs ethnies du sud de la Chine, dont les Yao, lui rendent encore hommage selon des rituels déjà décrits par Fan Chengda sous les Song (Alimov, 1991). Un chien dont, pour tous les bergers du monde, une constellation prend la forme : la constellation du "Grand Chien" où s'inscrit l'étoile la plus brillante du ciel, Sirius qui apparaît à l'est, immédiatement avant le lever du soleil ; Sirius, étoile liminaire, lançant ses signaux à mi-chemin entre jour et nuit, tout comme le chien qui appartient à la fois au monde humain et au monde animal, à la civilisation et à la sauvagerie (White, 1991 : 14).

Ce sont ces histoires-là qui ressurgissent sans doute, confusément et d'une manière inconsciente, à l'esprit des Chinois riches qui s'entourent actuellement de chiens ruineux et ostentatoires : regardés sous cet angle, voici que ces insupportables bichons prennent d'autres couleurs, plus avantageuses que celles de baroques signes extérieurs de richesse.

¹ Cf. Rödel (1990), rendant compte de l'article de Zhao G. (1989).



Fig. 2 : Figurine funéraire, terre cuite ;
époque des Han (IIe av. - IIIe s. après J.-C.).

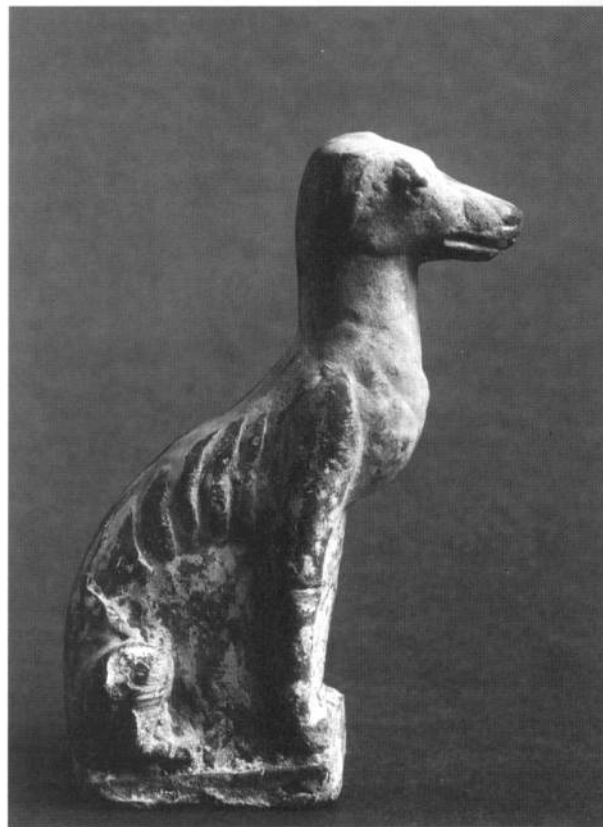


Fig. 3 : Figurine funéraire, terre cuite ;
début de l'époque des Tang, VIIe s.

L'archéologie chinoise quant à elle donne au chien une silhouette visible, mais encore quelque peu falote et dont les multiples facettes commencent seulement à se révéler.

Le chien apparaît au néolithique sur l'ensemble de la Chine : le plus souvent sous la forme d'ossements (deux fois en troupeaux de 11 et 37 chiens dans deux sites du Liaoning², si l'on s'en réfère aux commodités de Chen (1991) qu'il serait, bien sûr, prudent de vérifier) et, par trois fois, d'images (une au Henan, deux au Hubei³) modelées en terre. Deux aires semblent donc se dessiner : celle de la Chine du Nord-Est où l'on sacrifiait les chiens en assez grande quantité, dans un cadre et avec une finalité encore difficiles à restituer ; et la Chine de la Grande Plaine centrale, où le chien pouvait être épargné et donner lieu à représentations.

Le premier grand mystère reste celui d'une chronologie bien tardive par rapport à l'ensemble du Vieux Monde, car le chien est attesté en Chine beaucoup plus tard qu'ailleurs, et le mystère, qui n'est sans doute qu'ignorance, commence.

Dans l'état actuel des découvertes et des premières analyses au carbone 14 qui en découlent (réalisées au Yunnan ou au Hubei) il ne paraît pas encore possible de faire remonter en Chine la domestication du chien (ni celle du porc, ni celle du bœuf) plus haut que 5000 ans avant notre ère (Zhang Xingyong, 1987). Si une telle situation reste à prouver et à moduler suivant les lieux, elle se trouve pourtant confirmée par une étude récente sur l'ensemble de la faune d'un site du IIIe millénaire : Shuiquan (Liaoning ; Zhang Zhenhong, 1989). On y trouve en majorité des porcs, des chiens, des bovidés, des ovins et, en faible quantité, des cer-

² Cf. *Kaogu xuebao* 1984, 3 : 307 et *Kaogu yu wenwu* 1989, 1 : 60.

³ Cf. *Kaogu* 1983, 11 : 1040 ; *Jiang Han kaogu* 1980, 2 : 103 ; *Kaogu tongxun* 1956, 3 : 16 ; *Wenwu* 1989, 3 : 65.



Fig. 4 : Figurine funéraire, terre cuite (IV e - Ve s.).

vidés. Le porc apparaît dans la couche la plus ancienne, très légèrement avant le chien ; puis vient le bœuf et, seulement dans la couche la plus tardive, le mouton. Ce travail paraît certes trop limité dans l'espace et le temps pour constituer à lui seul le fondement d'une théorie, mais il s'agit de l'une des rares études d'ensemble qui tente de suivre, témoins à l'appui, les phases successives du développement de l'élevage en un point précis ; et rien ne permet actuellement de considérer d'emblée ce site comme un lieu d'exception.

D'autant plus que les mouvements aperçus, furtivement, au néolithique semblent se dessiner à nouveau, et même toujours plus nettement de siècle en siècle. Ainsi ce qui, en Chine de la Grande Plaine, évoquait une tendance "iconophile" de représentation du chien se retrouve sous les Shang (ca 1700-1100 avant notre ère) : précisément au Henan, donc au cœur historique de la Grande Plaine, où l'on remarque deux chiens de jade⁴. Mais il ne s'agit plus, à l'époque, d'un phénomène unique, et le mouvement devient sensible également au Heilongjiang (Kaogu 1981, 6 : 487). Avec le temps, la tendance s'accroît, si bien qu'à partir des Han Orientaux (9-220), les proportions s'inversent : les représentations de chiens (toujours en céramique) abondent et les ossements deviennent rares, voire rarissimes. Parce que les sacrifices humains disparaissent aussi (laissons de côté la question des chiens de boucherie qui répond à d'autres besoins) ? Sous les Ming (1368-

1644) enfin les chiens, même en terre cuite, désertent peu à peu les tombes : c'est normal ; plus personne ne croit aux vieilles lunes d'autrefois sur la survie physique des corps, et le rituel funéraire, en fin de dynastie, change.

Mais il reste, des temps anciens, de savoureuses images représentant avec précision, aux environs de notre ère, des mâtons ou des petits chiens aux oreilles dressées (fig. 2), à la queue en tire-bouchon et portant un harnais ; puis, plus tard, des lévriers tenant compagnie aux belles dames du début des Tang (VIIe siècle) (fig. 3) : autant de chefs d'œuvres de la coroplastie, providence, depuis bien longtemps, des amateurs d'art et qui attendent, aussi, l'œil et le traitement rigoureux du zoologue.

Le chien apparaît aussi sur des peintures, couché sous la table, par exemple, alors que banquettent les opulentes princesses de la cour des Tang (Zhou Fang, Taipei, Musée du Palais) : repus, dodu, le poil touffu et, on l'imagine, brillant, c'est le type même du chien de compagnie, oisif, obligatoirement impropre à tout travail, celui dont Digard (1990 : 234) définit subtilement l'un des rôles fréquents, celui de miroir⁵.

Le chien de sacrifice, lui, est attesté par de multiples tombes de l'époque des Shang (ca. 1700-1100 avant notre ère). Un ou plusieurs chiens y accompagnent le défunt et le gardent, tout comme les ministres, les soldats, les amis, les compagnons de chasse qui, souvent, étaient immolés en même temps. Ce sont des chiens psychopompes, conducteurs d'âmes et gardiens de l'au-delà, des chiens dont les yeux de feu voient mieux que ceux des hommes dans le noir : on les plaçait sous le mort avec leur maître, sacrifié lui aussi, ou bien assis, devant les soubassements des palais qu'ils devaient protéger de toutes les mauvaises influences telluriques (Kaogu 1988, 2 : 128-140). Leur présence semble aller de soi, et pourtant...

Ces chiens-là prennent aussi, confrontés à d'autres temps et d'autres lieux, une valeur symbolique très forte, difficilement lisible dans la seule tradition chinoise : "Le sacrifice du chien opère une disjonction parce que cet animal est la figure de la conjonction... Au départ, le chien est un être ambigu : il est près de l'homme mais a des comportements non humains. Puis le chien figure la limite... Il unifie les deux bords parce qu'il participe des deux mondes..." (Copet-Rougier, 1988 : 116). C'est dans ce sens qu'il faudra peut-être étudier la superbe narration

⁴ Cf. Kaogu xuebao 1986, 2 : 180 et Zhongyuan wenwu 1981, 4 : 10.

⁵ "Ce que nous aimons dans nos animaux de compagnie, c'est leur dépendance et l'image d'êtres supérieurs, tout-puissants que celle-ci nous renvoie de nous mêmes" et "pour accéder pleinement à leur statut d'intimes de l'homme, ces animaux doivent être entièrement disponibles pour l'homme, ne servir à rien d'autre qu'à sa compagnie".

courant autour du célèbre laque de Baoshan (Hubei, 303 ou 292 avant notre ère) : deux chiens participent à la scène (un rituel de cour ?), au milieu de vingt-six personnages, et en compagnie de dix chevaux, de neuf grues cendrées et d'un porc (Cui, 1988).

Restent les chiens de chasse, car les Chinois, comme les autres, ont chassé pour se nourrir et ont été tentés, aussi, par le "pouvoir sur le don de Dieu". Et, comme Gaston Fébus, ils ont apprécié leurs compagnons, leur ménageant des fosses spéciales et les parant d'élégants colliers d'or et d'argent, ainsi que l'atteste, par exemple, la tombe du roi Cuo de Zhongshan⁶ qui fut enterré vers 295 avant notre ère.

Les chiens de berger paraissent étonnamment absents, sauf en Mongolie (les chiens de berger répertoriés comme chinois par Epstein (1969 : 128-131) relèvent tous de ce territoire là) : on n'en voit nulle part ailleurs, pas même sur les murs de Jiayuguan (Gansu) où sont pourtant représentées les scènes les plus quotidiennes de la vie d'une bonne maison (Wang Tianyi, 1989) y compris la chasse, et même le rogue petit chien de compagnie, tandis qu'attaché à une chaîne, à l'extérieur de la demeure, le chien de garde montre ses crocs. Voici qui ne fera nul plaisir aux historiens chinois actuels, car ce vide de Jiayuguan renvoie sans plus de procès le train-train d'une honnête maisonnée des IIIe et IVe siècles de notre ère au monde patient des horticulteurs, et non à celui des pasteurs.

Quant aux chiens de boucherie, ils sont bien éclairés, en revanche, par l'archéologie : la célèbre marquise de Dai, inhumée vers 165 avant notre ère à Mawangdui (Hunan) en mangeait avec appétit, si l'on en juge par les 65 os de chiens, jeunes et de quatre à cinq kilos, qui se trouvaient dans sa tombe (Gao, 1973 : 76). Son cas n'a rien d'exceptionnel et une telle pratique se trouve même attestée plusieurs fois pour l'époque des Han. A partir du IIIe siècle en revanche, les choses changent et seuls des chiens de terre cuite semblent avoir habité les sépultures : parce que des fouilles ont été effectuées plus massivement en Chine du Nord, où le message bouddhique et les croyances en la réincarnation qu'il véhicule auraient influé plus tôt sur les rapports entre les hommes et les animaux familiers ? Il n'est de secret pour personne que la consommation du chien est encore bien vivante de nos jours mais en Chine du Sud où, pour reprendre un "bon mot" à la mode (y compris chez les auteurs taiwanais qui commencent à s'intéresser aussi à l'histoire des animaux (Zhang Qingru, 1993), "tout ce qui a quatre pattes se mange, sauf les tables".

La Chine serait-elle un "non-système domesticateur" ?

De ces bribes nouvellement exhumées d'une histoire complexe naît finalement la litanie des urgences : il faut recenser, d'une époque à l'autre, les multiples fonctions animales - au XIVe siècle, sous les Yuan, par exemple, on utilisait au Liaoning des "voitures à chiens" en guise de véhicules postaux et, de Liaoyang à Dadu (l'actuel Pékin), on ne comptait pas moins de quinze "stations de chiens" (Jiao, 1988) ; dresser des plans de répartition de l'espace entre hommes et bêtes ; répertorier les outils servant à les traiter (pour les soigner ou pour améliorer leur rendement en travail ou en nourriture). Il faut aussi s'intéresser à la terminologie : pourquoi, par exemple, a-t-on conservé en Chine deux mots pour désigner les chiens ? *gou*, le terme couramment employé ; et *quan*, le vieux mot qui renvoie aussi à des peuples non chinois de la périphérie, à l'époque des Printemps et des Automnes (770-475 avant notre ère), les *Quanrong*, les "barbares-chiens" ?

Tout est à faire. Y compris contester les schémas les plus séduisants, comme celui de Lattimore (1952), repris par Digard (1990 : 175-176), sur la "non-utilisation des bêtes de somme en Chine médiévale". Cette affirmation, fondée sur les observations d'un spécialiste des territoires de la périphérie chinoise, pose que la Chine est un "non-système domesticateur". Voire ! L'archéologie récente contredit l'argumentation du savant orientaliste en apportant son lot mensuel de peintures murales et figurines médiévales prouvant l'utilisation constante et intensive des bêtes de trait, au moins depuis les Han et jusqu'à la fin des Song. De plus, si l'on adapte (cf. page 26), en l'étendant aux animaux courants en Chine, le "Tableau des utilisations domestiques", repris et commenté par Digard (1990), le lien entre animaux et travail apparaît évident, au moins sur un temps long, commençant avec l'Empire, au IIe siècle avant notre ère, et se terminant au début des années 1980.

La question posée par Lattimore n'en demeure pas moins intéressante, mais à condition d'en nuancer les affirmations et d'en marquer strictement les limites chronologiques. La non-utilisation de la traction animale, semblant évidente à qui observait les grands chantiers de la première moitié du XXe siècle, pourrait bien être un phénomène particulier, à mettre en relation avec les changements démographiques du XVIIIe siècle (cf. Cartier, même volume). Mais, pour des époques plus anciennes, il semble qu'une telle vue se trouve, au moins partiellement, en contradiction

⁶ Cf. Wenwu 1979, 8 : 40 et catalogue de l'exposition *Zhongyuan tombes des rois oubliés*. Paris, 1984.

Tableau 1 : Tableau des utilisations domestiques durant le dernier millénaire.

	Produits animaux			Animal mort		Animal vivant			Vente d'animaux de travail
	Poil fourrure	Excréments	Lait caillé	Viande de boucherie	Viande consommation Intérieure	Traction	Portage équitation	Portage charges	
Animaux dans la maison									
Chiens	+++++++			+++++++	+++++++	////		////	
Suidés	////			*****	*****				
Ruminants									
Caprins	////			////	////				
Ovins	////			+++++++	+++++++				
Bovins	////	////	+++++++	+++++++	////	*****		+++++++	*****
Chameaux	////			////	////	////	*****	*****	*****
Équidés									
Mulets		*****			////	*****	*****	*****	*****
Chevaux		*****			////	*****	*****	+++++++	*****
Ânes					////	*****	+++++++	*****	*****
	produits non alimentaires			produits alimentaires		traction utilisation de la force animale			
***** +++++++ ////									
Utilisation ou prélèvement systématique Utilisation ou prélèvement irrégulier Utilisation ou prélèvement faible, voire accidentel									

flagrante avec un nombre certain de données archéologiques. C'est donc, une nouvelle fois, vers ces dernières qu'il faut se tourner d'urgence, sans oublier non plus les éléments "culturels" propres à la Chine, évoqués plus haut : le poids des principes, la suprématie de la philosophie sur la réalité matérielle, qui ont fait disparaître sous le boisseau, ou sous la lourde chape de plomb posée en image au

début de l'article, une utilisation animale dont les causes et les aspects, physiques comme psychologiques, exigent une (passionnante !) étude d'ampleur, et de longue haleine.

N'est-ce pas stimulant, même si l'histoire des rapports entre les animaux et les hommes, condamnés à s'entre-dévorer pour vivre, ressemble souvent à une inquiétante descente aux enfers ?

Bibliographie

- ALIMOV I.N. (1991) : Izvestia o narodah Uzno-Sunskogo Kitaâ : Zapisi guihajskogo popecitelâ gor i vod, *Obsestvo i gosudarstvo v Kitaë*, 1 : 77-83.
- CHEN Wenhua (1991) : *Zhongguo gudai nongye kejishi tupu* [Histoire illustrée de l'agriculture chinoise], Nongye chubanshe édit., Pékin.
- CHEVALLIER D. (1987) : *L'homme, le porc, l'abeille et le chien dans le Haut-Diois*, Institut d'ethnologie édit., Paris.
- CHILDS-JOHNSON E. (1991) : Jade of the Hongshan culture : the dragon and fertility cult worship, *Arts asiatiques*, 46 : 82-95.
- COLLECTIF (1988) : Henan Puyang Xishuipo yizhi fajue jianbao [Rapport préliminaire des fouilles des vestiges de Xishuipo, à Puyang, au Henan], *Wenwu*, 3 : 1-6.
- COLLECTIF (1988) : Henan Yanshi Shixianggou Shang cheng di wu hao gongdian jizhi fajue jianbao [Rapport préliminaire des fouilles des fondations du palais Shang n° 5 de Shixianggou à Yanshi, Henan], *Kaogu*, 2 : 128-140.
- COLLECTIF (1992) : Hubei Zaoyangshi Diaolongbei xinshiqi shidai yizhi shijue jianbao [Fouilles de sondage du site néolithique de Diaolongbei, à Zaoyang (Hubei) : rapport préliminaire], *Kaogu*, 7 : 589-606.
- COPET-ROUGIER É. (1988) : Le chien chez les Mkako, *L'Homme*, 108 : 108-121.
- CUI Renyi (1988) : Qingmen shi Baoshan erhao mu chutu de Ying bing chuxing tu chulun [Premières remarques sur le Ying bing chuxing tu découvert dans la tombe n° 2 de Baoshan à Qingmen], *Jiang Han kaogu*, 2 : 72-79.
- DELORT R. (1984) : *Les animaux ont une histoire*, Seuil édit., Paris.
- DIÉNY J.-P. (1987) : *Le symbolisme du dragon dans la Chine antique*, Institut des Hautes Études chinoises édit., Collège de France, Paris.
- DIÉNY J.-P. (1990) : Le fenghuang et le phénix, *Cahiers d'Extrême-Asie*, 5 : 1-13.
- DIGARD J.-P. (1990) : *L'homme et les animaux domestiques, anthropologie d'une passion*, Fayard édit., Paris, 320 p.
- DU Jinpeng (1992) : Guanyu Dawenkou wenhua yu Liangzhu wenhua de jige wenti [Quelques questions relatives aux cultures de Dawenkou et de Liangzhu], *Kaogu*, 10 : 915-923.
- ÉLIASBERG D. (1992) : Pratiques funéraires animales en Chine ancienne et médiévale, *Journal asiatique*, 280 (1-2) : 115-144.
- ELISSEEFF D. (dir.) (1984) : *Zhongshan, tombes des rois oubliés*, Association Française d'Action Artistique édit., Paris.
- ELISSEEFF D. (1992) : Vers une zoohistoire chinoise, *Revue Bibliographique de Sinologie*, 171-176.
- ELISSEEFF V. (1954) : La hache *yue* et quelques bronzes de la récente donation de D. David-Weill, *Arts asiatiques*, 1 (1) : 5-22.
- EPSTEIN H. (1969) : *Domestic animals of China*, Commonwealth Agricultural Bureaux édit., Londres/Edimbourg.
- GAI Shanlin (1985) : Menggu gaoyuan shiqian weiqiang wenhua xinjie [sur la culture des "enclos" du plateau mongol préhistorique], *Shiqian yanjiu*, 1 : 48-52.
- GAO Yaoding (1973) : Mawangdui, *Wenwu*, 73 p.
- HARLEZ C. de (1897) : Les chasses guerrières en Chine, *Muséon*, XVI.
- HAUDRICOURT A. (1962) : Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui, *L'Homme*, 2 (1) : 40-50.
- JIAO Hui (1988) : Yuandai Liaoning yidao jiaotong shulüe [Les voies de communication et la poste au Liaoning sous les Yuan], 2 : 68-71.

- LATTIMORE O. (1962) : *Studies in frontier history: collected papers 1928-1958*, Mouton édit., Paris, La Haye.
- RÖDEL O. (1990) : Compte rendu de G. Zhao (1989) : Qiantan guren de weishi [Sur les vêtements anciens à traîne et à queue], *Revue Bibliographique de Sinologie*.
- SIGAUT F. (1980) : Un tableau des produits animaux et deux hypothèses qui en découlent, *Production pastorale et société*, 7 : 20-36 (le tableau seul a été réédité dans *L'Homme*, 1988, 108 : 38-39).
- SIGAUT F. (1988) : Critiques de la notion de domestication, *L'Homme*, 108 : 59-71.
- SUN Guangqing (1988) : Cong chutu wenwu kan gudai de long [Le dragon dans l'antiquité, d'après les vestiges archéologiques], *Zhongyuan wenwu*, 1 : 72-78.
- WANG Tianyi (1989) : *Galerie souterraine de peintures : Jiayuguan, peintures sur briques tombales des Wei et des Jin*, Éditions du Nouveau Monde édit., Pékin, 131 p.
- WHITE D. G. (1991) : *Myths of the dog-man*, University of Chicago Press édit., Chicago.
- ZHANG Qingru (dir.) (1993) : *Zhongguo ren yu dongwu/Animals and the Chinese*, Sinorama édit., Taipei.
- ZHANG Xingyong (1987) : Yunnan xinshiqi shidai de jiaxu [Les animaux domestiques du néolithique au Yunnan], *Nongye kaogu*, 1 : 370-377.
- ZHANG Zhenhong (1989) : Jianping xian Shuiquan Xiajiadian wenhua yizhi shougu yanjiu [Étude des ossements d'animaux dans un site de la culture de Xiajiadian : Shuiquan, Jianping xian (Liaoning)], *Kaogu yu wenwu*, 1 : 57-63.
- ZHAO Guoying (1989) : Qiantan guren de weishi [Sur les vêtements anciens à traîne et à queue], *Kaogu yu wenwu*, 4 : 62-70.
- ZHAO Qiguang (1992) : *A study of dragons, East and West*, Peter Lang édit., New York.
- Zhongguo wenwubao [Objets culturels de Chine]. Pékin (hebdomadaire).

Index des noms chinois

Baoshan	包山	Mawangdui	馬王堆
Beidaoling	北道嶺	quan	犬
gou	狗	Quanrong	犬戎
Hongshan	紅山	Shuiquan	水泉
Jiaodun	焦墩	Wushan	武山
Jiayuguan	嘉峪關	Xishuipo	西水坡
Jinling	金陵	Zhongshan	中山
Liangzhu	良渚	Zhou Fang	周昉
